

Samedi 16 mars 2019

Le journal du Cinéma du réel  
Rédacteurs : Lola Balsas Jorge, Hugo Le Danvic-Santerre, Clémence Lebon, Anna Mezeencev, Juliette Naviaux.  
Mise en page : Thelma Klébert  
Graphisme : M ET MOI STUDIO

# Le Réel

Numéro 02

Festival Cinéma du Réel 2019

## Diz a ela que me viu chorar

São Paulo, Brésil.

Le centre de la ville est un mélange de misère et de réussite sociale: il y a le quartier des affaires aux immeubles prestigieux d'un côté et de l'autre un centre historique témoin des richesses passées et du désordre d'aujourd'hui. Les grands propriétaires possèdent toute la ville mais n'en font rien. La ville connaît une grande crise du logement, des immeubles entiers sont délabrés, désertés, squattés par des familles sans toit ni terre. Certaines de ces rues sont envahies par le crack, les gens ne s'y aventurent pas de peur de croiser des regards vitreux et les corps aux mouvements saccadés ou inertes de ceux tombés dans la spirale.

Dans son film *Diz a ela que me viu chorar*, Maria Bülher nous projette dans ce monde. Le plan d'ouverture nous pose sur un lit, à côté d'un accro fumant son caillou. Le décor est posé, on ne quittera pas les murs de cet immeuble. On devine parfois au loin la ville à travers le grillage qui recouvre les fenêtres. Dans ce décor austère éclairé au néon blanc, le cadre toujours serré nous tient au plus près de visages éveillés, marqueurs d'histoires de vie difficiles.

Maria Bülher propose ici un film choral qui passe de chambre en chambre. Les habitants de ce drôle d'endroit se croisent dans l'ascenseur, les cages d'escalier, les couloirs ou la terrasse, la caméra en profite pour changer de trajectoire et rentrer dans l'intimité d'une personne, d'un couple, d'une conversation... Moments de lucidité, de poésie suivis de basculements vers la violence, jusqu'à des frénésies effrayantes. L'immeuble est en effet comme un huis clos où cohabitent ces gens dictés par le produit : ils s'aiment, se battent, s'entraident. Théâtre de la passion. L'amour y est doux, tendre, idyllique. Mais les différents tournent aux coups. Et l'abandon de l'être cher transforme leur visage maintenant tordu par la terreur de perdre cette promesse de tendresse.

Bien que les situations dégénèrent parfois, Maïra Bülher impressionne par le maintien de ses plans fixes, témoins, provocateurs par leur raideur. La caméra semble protégée, acceptée et même guidée par les protagonistes dans leur quotidien, leurs tourments et leurs espoirs d'avenir. Une mise à nu qui bouleverse les idées reçues.

—L.B.J

Réalisé par Maria Bülher  
— samedi 23 mars à 16h30

## PARSI

Entre le poème écrit et lu par Mariano Blatt et le film Parsi d'Eduardo Williams un point commun évident : le rythme constant. Le flux continu. La continuité, concept créateur du poème de Mariano Blatt qui se veut être une œuvre infinie, extensible. Les mots nous entraînent dans une répétition hypnotique. Énumération de ce qui pourrait être mais qui n'est pourtant pas, utilisant un vocabulaire et un imaginaire d'une extrême quotidienneté. Là encore un point commun entre texte et images, qui font de plus en plus corps au fil du film.

Dès le départ, Eduardo Williams

confie la caméra à ces personnages. La caméra est dès lors embarquée, passée de main en main, elle traverse des rues, passe des portes, monte en voiture, etc. Le spectateur est baladé par des inconnus dans leur quotidien, sans qu'ils semblent jamais nous prêter attention. La caméra est parfois malmenée, tombe à terre, semble abandonnée puis finalement une main la récupère, nous voilà repartis. La prochaine action, la prochaine destination ne peut être anticipée. Finalement, ne cherchant plus à la devancer, ni à résister, on se laisse embarquer dans la transe, rejoignant le cercle des initiés.

—L.B.J

Réalisé par Eduardo Williams  
et Mariano Blatt  
— samedi 23 mars à 16h30

## PARIS STALINGRAD

Les cinéastes Hind Meddeb et Thim Naccache naviguent entre les pays : elle travaille entre l'Europe, l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient, il a étudié le cinéma au Danemark. A Paris, en 2016, ils rencontrent un groupe de jeunes

réfugiés qui campent dans le quartier de Stalingrad. Ils décident de filmer « pour garder une trace ».

Commence alors un film tout en mouvements, fait de grilles qui cloisonnent mais aussi de repas partagés, de prières, de femmes qui se mobilisent et

d'hommes qui s'affrontent. En effet, l'univers qu'ils filment est un univers d'hommes : les réfugiés qui dorment dans les rues parisiennes sont en très grande majorité des hommes, tout comme les policiers qui les raflent. On assiste à combat masculin dans lequel les femmes souffrent – une femme enceinte, terrorisée, pleure au milieu des tentes démontées par les policiers – ou temporisent ; les militantes présentes dans le film sont deux femmes qui trouvent des solutions d'urgence pour venir en aide aux jeunes réfugiés, à peine majeurs, qu'elles rencontrent entre

Stalingrad et la Chapelle.

Elles se battent par les mots et les actes de résistance pour les protéger car personne ne leur explique qu'ils ont des droits.

La présence des trains et rames de métro rappelle que le monde est toujours en mouvement et que ces réfugiés ne connaissent, depuis des mois ou des années, que l'exil et la

mobilité permanente. Les rames, qui font les liens entre les quartiers de Paris, soulignent la grande proximité – malgré la ségrégation en action – entre les parisiens qui baguenaudent et les parisiens clandestins, ceux qui sont arrivés là bringuebalés par la vie et ne savent pas ce qu'ils vont devenir. La

« La Ville Lumière prend un autre visage quand elle est vue par des gens qui se débattent pour y survivre, à l'abri des ponts et des métros aériens. »

Ville Lumière prend un autre visage quand elle est vue par des gens qui se débattent pour y survivre, à l'abri des ponts et des métros aériens.

La belle voix subjective d'Hind Meddeb fait de ce documentaire un film incarné, pris en charge par deux cinéastes qui mènent le récit avec leurs images et leurs mots et – comme les militantes qu'ils filment – accompagnent les réfugiés. On mange du couscous sur les bords de Seine, on s'agenouille pour la prière dans les jardins parisiens et on fait bloc devant la Préfecture pour trouver collectivement le courage nécessaire au combat.

—J.N.

Réalisé par Hind Meddeb et Thim Naccache  
— mercredi 20 mars à 14h20

## TOUT CE QUI A UNE FORME EST APPELÉ À DISPARAÎTRE

*Tout ce qui a une forme est appelé à disparaître* de Pierre Carniaux, œuvre plastique, attirante, enivrante, laisse pensif, rêveur. On se questionne sur ce qui est présent, ce qui nous est donné à voir. On se laisse happer par les souvenirs, accrocher aux mots du narrateur, au moindre mot, au moindre sous-entendu qui naît de la cohésion de l'image et du son, enchaîner à l'espace que constitue le contact des matières entre elles. Ce que l'on voit n'est pas ce que l'on croit voir, une forme en entraîne une autre, on est enfermé dans une boucle sans fin, dans une structure que la pensée des images peut nous aider à déconstruire. C'est ainsi que le cinéaste peint le portrait d'un état du monde en perdition, qui se

raccroche au moindre mouvement, au moindre geste, à la moindre présence vivante habitant cet espace dans lequel nous sommes. Les fondations, les bâtiments perdent leur structure, chaque forme perd de sa signification pour n'être plus que l'essence qui en émane. Une forme nous renvoie à une autre, qui nous renvoie à une autre. Ce que l'on voit n'est plus ce que l'on croit, tout est inversé. La vitesse que l'on ressent n'est que la lenteur démultipliée. La forme n'existe que par la multiplication d'une infinité de formes qui individuellement existent à peine, mais ensemble, créent le tout.

—C.L.

Réalisé par Pierre Carniaux  
— vendredi 22 mars à 17h

## MOVEMENTS OF A NEARBY MOUNTAIN

Le film trace le portrait de Cliff, mécanicien nigérian qui désosse des voitures pour en revendre les pièces détachées vers son pays natal. Le hangar où il passe le plus clair de son temps est rempli de vieux cadavres de voitures, empilés les uns sur les autres. Perché dans les montagnes autrichiennes, il répète inlassablement les mêmes gestes, comme si sa vie était dictée par cette seule activité.

On entre dans le film de Sebastian Brameshuber au même rythme que la découverte contemplative du hangar de Cliff et du travail qu'il y effectue. Les plans longs, leur relative fixité, l'utilisation d'une courte focale participent de cette impression. L'œil du spectateur se détache du personnage pour arpenter l'espace dans lequel il évolue.

Et dans cette espace un autre personnage : les voitures. Elles sont la colonne vertébrale du film, qui structure la vie de Cliff, et en fait sa routine. Elles contaminent l'espace par des sur-cadrages ; la construction picturale du film est surchargée, obstruée par cette

tôle froissée. Le subtil dispositif asynchrone du film ne nous donne rien d'autre à voir que le but vers lequel toute l'existence de Cliff semble dirigée. C'est que le réalisateur prend le soin d'insérer dans certaines scènes de repos quelques plans silencieux, tournés en 16mm, manière de représenter l'écoulement du temps dans la perception de Cliff, ou du moins dans celle du spectateur. Le temps et la succession des journées se trouvent pris dans un bloc d'inertie qui semble traduire l'emprise du travail sur la vie de Cliff. Les moments de travail, les échanges avec les clients ou avec son collègue qui constituent la narration du film, participent de cette inertie. Et dans le dernier quart du film, au Nigeria, pas plus de part d'intimité du personnage, pas de famille, pas d'amis... les mêmes gestes, la même alternance. La vie de Cliff ne semble être ni dramatique ni triste, seulement accaparée par un seul objet, tournée vers un seul but.

—H.L.D-S

Réalisé par Sebastian Brameshuber  
— mardi 19 mars 14h15

## PRESQUE UN SIÈCLE

Pascale Bodet réussit avec brio le pari de réaliser un film documentaire centré sur sa propre grand-mère, âgée de 99 ans, le tout sans même sortir de la maison de cette dernière... *Presque un siècle* est un film subtil, profondément intime et touchant, et par moment même très amusant. La réalisatrice a choisi de ne pas apparaître à l'image pour laisser (presque) toute la place à son aïeule et à son quotidien. Pascale Bodet ponctue pourtant le film de ses interventions orales, relevant des remarques ou des attitudes de sa grand-mère, en provoquant d'autres

si nécessaire. Elle conserve les regards face caméra et les remarques de son personnage sur le dispositif de captation qui l'entoure, et la bande son constituée des bruits du quotidien inclut parfois les grésillements des micros, le tout associé au montage très minimaliste de ces petits moments partagés, en immersion.

Un autre personnage prend également une véritable place dans le film: un vieux voisin, un poil extravagant, qui visite quotidiennement la grand-mère et expose sa vision bien différente du sort qui les attend tous deux. Le film a beau aborder frontalement la dernière étape de l'existence humaine à travers les voix des premiers concernés, on en ressort le sourire aux lèvres.

—A. M.

Réalisé par Pascale Bodet — vendredi 22 mars à 17h

## DEMAIN

Dimanche 17 mars

Le Village saison 2. 18h30

Claire Simon présentera en work in progress la saison 2 de sa série documentaire *le Village*.  
Au Forum des images

Retrouvez tous les jours les articles dans leur version intégrale sur [cinemadureel.org](http://cinemadureel.org)